

Interview Lamine Biaye : Deutsche Version unten



[Photo ASW](#)

Ces derniers mois, beaucoup de Sénégalais ont manifesté contre la montée des prix des denrées alimentaires. Est ce que la population souffre de la famine actuellement au Sénégal?

Dans tous les cas nous avons un déficit alimentaire inhabituel. Cela se passe rarement au Sénégal. C'est une conséquence de la dernière saison hivernale avec une pluie déficitaire et mal répartie. Cela a occasionné de mauvaises récoltes en céréales, arachides et coton.

Normalement nous avons une période de soudure de deux mois, mais en raison de ces mauvaises récoltes nous allons connaître cette année au moins cinq mois de déficit alimentaire.

Est-ce que l'Etat vous soutient lors de ces situations difficiles?

Premièrement, l'Etat ne parle pas de famine. Il n'aime pas ce mot et les discours font toujours référence au terme de déficit alimentaire. L'Etat a promis de donner 10 milliards de Francs CFA. Mais nous sommes 6 millions de paysans au Sénégal. Ces 10 milliards de Francs CFA ne reviennent qu'à cinq kilos de riz pour cinq mois! Le CNCR (Conseil National de Concertation et de Coopération des Ruraux) a estimé le besoin réel à 110 milliards de Francs CFA. L'Etat ne fait donc que donner une aide saupoudrée.

Quelles sont vos perspectives d'avenir?

Notre principal problème est que nous sommes déficitaires en céréales. Dans notre campagne de 2008-2009 nous invitons les paysans à changer de comportement et à décider courageusement de produire du mil, du riz ou du fonio. Ces trois sortes de céréales font partie de l'alimentation sénégalaise.

Les cultures industrielles comme le coton ou l'arachide portent préjudice à notre production de céréales et à notre culture alimentaire. Elles détruisent également nos sols. En outre, ces cultures enferment les paysans dans le cercle vicieux de l'endettement. En effet, pour acheter ces semences

hybrides le paysan doit s'endetter. Il doit acheter des engrais et des pesticides pour s'assurer une bonne production. Et en cas de déficit pluviométrique le rendement est mauvais et le paysan ne peut pas rembourser ses dettes.

Quels sont les actions et les objectifs de l'organisation ASPSP?

Notre objectif est d'assurer l'autonomie semencière des paysans afin d'atteindre au final la souveraineté alimentaire. L'avantage de la semence locale est qu'elle est adaptée au climat local. Même si il n'y a pas assez de pluie, elle arrive à maturité. Elle peut également être cultivée de façon écologique, alors que la semence hybride nécessite des intrants chimiques. Et si l'on prend en compte les aléas climatiques, alors une année sur deux les semences hybrides ne donnent pas de bonne récolte.

Comment cela fonctionne-t-il concrètement?

Nous organisons des foires de semences où des paysans de tous les coins du pays se rencontrent et présentent leur semence. Ils décrivent les différentes sortes et livrent des informations sur leur culture avant que la semence ne passe d'une main à une autre. Donc tous les paysans obtiennent les mêmes informations sur la manière de cultiver cette semence.

C'est un processus qui n'est pas monétaire, on n'achète ou ne vend pas ces sortes de semences mais les paysans les échangent. Il y a un contrat moral entre les participants qui permet aux paysans de produire à la prochaine saison. Et à la prochaine foire ils viennent avec la variété qu'ils ont produite et la présentent. C'est une satisfaction morale des deux parties.

Dans l'histoire de la communauté africaine la semence n'a jamais été une monnaie. Elle représente la vie et la famille, c'est pourquoi nous ne la vendons pas. Avec notre travail nous préservons non seulement une variété locale mais également une valeur culturelle.

Interview réalisée par Claudia Fix, employée de l'organisation ASW pendant la conférence internationale „Planet Diversity“, où Lamine Biaye a participé en tant que partenaire de l'ASW.
Traduction réalisée par Marine Saettel, stagiaire à l'ASW.

Interview mit Lamine Biaye vom senegalesischen Saatgutnetzwerk ASPSP

Frage: Viele Senegalesen demonstrierten in den letzten Monaten gegen die hohen Nahrungsmittelpreise. Hungern die Menschen im Senegal bereits?

Lamine Biaye: Auf jeden Fall haben wir ein ungewöhnlich großes Nahrungsmitteldefizit. Das passiert selten im Senegal. Es ist eine Folge der letzten Regenzeit, als nicht überall genug Regen fiel. Deshalb hatten wir bei Getreide, Erdnüssen und Baumwolle eine schlechte Ernte. Normalerweise müssen die Bauern zwei Monate bis zur nächsten Ernte überbrücken, aber dieses Jahr werden es sicher fünf Monate sein, weil die Ernte so gering ausfiel. Das nennen wir Hungersnot auf senegalesisch.

Gibt es in dieser schwierigen Situation staatliche Unterstützung für die Bauern?

Der Staat hat versprochen, 10 Milliarden senegalesische Francs (656 CFA = 1 Euro) zur Verfügung zu stellen. Aber wir sind sechs Millionen Bauern im Senegal. Diese 10 Milliarden Francs reichen nur für fünf Kilo Reis für jeden - für fünf Monate! Die CNCR (Conseil National de Concertation et de Concértation des Ruraux) hat geschätzt, dass 110 Milliarden Francs CFA nötig wären. Der Staat leistet also nur ein bisschen Hilfe mit der Gießkanne.

Welche Perspektiven haben Sie für die Zukunft?

Wir haben Getreidemangel, das ist unser größtes Problem. In unserer Kampagne von 2008 und 2009 fordern wir die Bauern auf, ihr Verhalten zu ändern, all ihren Mut zusammenzunehmen und Hirse, Reis oder Fonio anzubauen. Alle drei Getreidesorten passen zur senegalesischen Ernährung. Der industrielle Anbau von Baumwolle oder Erdnüssen schadet der Getreideproduktion und unserer Ernährungskultur. Und er zerstört unsere Böden. Außerdem zwingen diese Kulturen den Bauern in einen Teufelskreis der Verschuldung. Um Baumwoll-Hybridsaatgut zu kaufen, muss sich der Bauer verschulden. Er muss Düngemittel und Pestizide kaufen, um einen guten Ertrag zu erzielen. Und wenn es nicht genug Regen gibt, hat er trotzdem schlechte Erträge und kann seine Schulden nicht bezahlen.

Welches Ziel verfolgt ASPSP mit ihrer Arbeit?

Unser Ziel ist die unabhängige Versorgung der Bauern mit Saatgut, die Souveränität der Bauern über das Saatgut, um letztlich Ernährungssicherheit zu erreichen. Der Vorteil von lokalem Saatgut ist, dass es an das lokale Klima angepasst ist. Auch wenn nicht genug Regen fällt, reift es heran. Es kann ökologisch angebaut werden, während das Hybridsaatgut von chemischen Inputs abhängig ist. Und wenn man die jährlichen klimatischen Unterschiede miteinbezieht, dann gibt das Hybridgetreide nur in einem von zwei Jahren eine gute Ernte.

Wie funktioniert das praktisch?

Auf den Saatgutmessen treffen sich Bauern aus allen Teilen des Landes und stellen ihr Saatgut vor. Sie beschreiben die verschiedenen Sorten und geben Informationen über ihren Anbau, bevor sie dann von Hand zu Hand gehen. So haben alle die gleichen Kenntnisse darüber, wie man sie anbauen kann.

Bei diesem Prozess fließt kein Geld, man verkauft oder kauft die Sorten nicht, sondern die Bauern tauschen sie aus. Es gibt einen moralischen Vertrag untereinander, der es den Bauern erlaubt, das Saatgut bei der nächsten Aussaat anzubauen. Und auf der nächsten Herbstmesse kommen sie mit der Sorte, die sie erhalten haben, und präsentieren sie. Das ist eine große moralische Befriedigung für beide Seiten.

In der Geschichte der afrikanischen Gemeinschaft war Saatgut nie eine Währung. Es ist Leben, es gehört der Familie, deshalb verkaufen wir es nicht. Wir retten also mit unserer Arbeit nicht nur lokale Sorten, sondern auch einen kulturellen Wert.

Das Interview führte ASW-Mitarbeiterin Claudia Fix anlässlich der internationalen Konferenz „Planet Diversity“, an der Lamine Biaye auf Einladung der ASW als Referent teilnahm.